

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

J. M. J.

No 3, 2me année

17 janvier 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Un	F. A. BAILLAIRGÉ.
L'ange de Françoise Bermond	<i>L'Ange-Gardien.</i>
Le Père Sébastien Kneipp, (trad. par)	G. F. BAILLAIRGÉ.
Soumme-nous Riches	Mme DE STOLTZ.
A Rome : Par ici, Par là	J. B. PROULX, Ptre.
Le Roman d'une Sœur	V. VATTIER.
La décoration de nos maisons n'est pas assez religieuse	H. CHAUMONT, Ptre.
Le Coude, la Montarde et la Névralgie	Traduction

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er janvier

UN NUMERO 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLINETTE P. Q. CANADA

Scientific American
Agency for

PATENTS

CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 321 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Should be without it. Weekly \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO.,
PUBLISHERS, 321 Broadway, New York.

Voulez-vous faire des
étrennes utiles à vos en-
fants, abonnez vos gar-
çons à l'ÉTUDIANT \$1.00,
et vos filles au COUVENT
25 cts par an.

L'Almanach du peuple, pour 1892, 28e année. 5 centins. C. O. Beau-
chemin, et Fils libraires, Montréal.

Les éditeurs se donnent de la peine pour rendre cet almanach utile et
intéressant. On y trouve 3 portraits de contemporains, et une vingtaine
de petites gravures, une liste des membres des divers corps de l'Église et de
l'État, des éphémérides et des renseignements curieux.

NE SONT
POINT
adion ment
mragrafif mais
ation une pré-
paration répo-
fabrique du sang, et un
tonique reconstruisant
Elles fournissent en
effet, tous les élé-
ments de vitalité né-
cessaires au sang,
engrèssent toutes les
affections provenant
de la pauvreté ou de
la trop grande fluidité
des humeurs vicieuses
qui s'y trouvent, don-
nent ton et vigueur
au sang et au système
entier. Qu'elles travaillent
excessives, les fatigues,
mentales, la maladie,
les excès et les inful-
sions de toutes
portes ont épuisés.

PILULES DU SANG ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés men-
tales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa force
s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles
lui rendront ses forces perdues.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
guérissent efficacement toutes ces infirmités et toutes
ces irrégularités qui amènent inévitablement une ma-
ladie, si on les néglige.

Ces pilules rendront de service aux jeunes gens
et aux jeunes filles, pour leur donner des forces.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins
relié 60 centins, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

UN !

Un exprime le *nombre*, et ne présente rien de bien difficile à l'esprit.

Ce simple mot cependant fait reculer chaque année des milliers d'individus.

Comment donc ?

Un fait peur lorsqu'il exprime *un* défaut à corriger, *une* vertu à conquérir.

L'auteur de *l'Imitation* nous dit : " Corrigez-vous chaque année *d'un seul* défaut et vous serez bientôt parfait."

Si la terre est remplie d'*imparfaits*, c'est qu'il faut du travail pour se corriger d'*un* défaut, c'est qu'il faut aussi du travail pour acquérir *une* vertu.

Amis lecteurs, il ne faut plus reculer devant *un*.

Déterminez de suite un défaut et consacrez-lui *pour l'exercer* toute l'année 1892.

On ne s'exerce pas, une année entière, sans remporter finalement la victoire.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre.

L'ANGE GARDIEN DE FRANÇOISE BERMOND.

Nous lisons dans la vie de la vénérable mère Françoisse Bermond, ursuline, dite sœur de Jésus-Marie, des détails qui montrent combien les saints Anges gardiens assistent les âmes qui s'abandonnent entièrement à eux.

La mère Françoisse de Bermond vivait dans un commerce très intime avec son bon Ange gardien. Si elle craignait la perte de quelque lettre importante, elle la lui recommandait, et elle recevait peu après la réponse.

Sa faiblesse, jointe à sa continuelle contemplation, la faisait broncher presque à chaque pas. Elle invoquait son bon Ange, et sans lui, disait-elle, elle serait morte en mille accidents. A quelque heure de la nuit qu'elle voulût se lever, son Ange l'éveillait ponctuellement en frappant sur sa table. Lorsqu'elle désirait parler à quelque personne absente qu'elle ne pouvait faire avertir, elle priait son bon Ange de lui donner la pensée de venir la voir, et elle n'y manquait jamais.

Cela arriva plusieurs fois à son confesseur, qui, se sentant pressé intérieurement, allait au monastère, sans aucun dessein arrêté. Et dès que la mère l'apercevait : *Dieu soit loué*, disait-elle, *je vous avais envoyé un Ange pour vous faire venir.* Elle saluait aussi son Ange à chaque porte par où elle passait, et se retirait un peu comme pour lui donner le pas sur elle. Assistant un jour à un sermon, et craignant de scandaliser l'assemblée si elle y dormait, elle pria son bon Ange de la tenir éveillée. Le sommeil la surprit cependant, mais à peine se fut-elle assoupie, que tout son intérieur tressaillit comme si on lui eût donné une violente secousse, et une voix intérieure la réveilla par ces paroles : *Tu dors, toi qui es créée pour jouir de Dieu.* Un jour qu'elle remerciait Dieu, selon sa coutume, des biens qu'il avait départis aux saints de sa dévotion et aux bienheureux esprits, elle vit des yeux de l'âme deux jeunes hommes très bien faits qui la regardaient avec affection. Elle comprit que c'était saint Michel et saint Gabriel, et que Dieu agréait la reconnaissance qu'elle lui avait témoignée pour eux. Cette vision lui dura six ou sept jours de suite, avec un extrême contentement de son âme.

L'Ange Gardien.

LE PÈRE SÉBASTIEN KNEIPP.

Dans le monde médical de l'Allemagne c'est le Père Sébastien Kneipp, du village Bavaïois de Woerishofen qui jouit probablement de la plus grande célébrité.

Il a une clientèle de pas moins de trente mille malades parmi les princes, les ducs, les barons, les évêques et autres qui ont recours à lui chaque année ; et le nombre de ceux parmi eux dont il opère la guérison, est étonnant.

Le Père Kneipp, homme bien conservé, à l'œil vif, est un admirateur enthousiaste de l'eau comme remède à tous les maux auxquels la chair est assujettie ; et les cas de cancer, de cécité, de boitement, etc., au vu et au su de tous lui ont gagné la confiance de tous.

Le premier malade qu'il a guéri, dit-on, c'était lui-même.

La faiblesse de sa santé était un obstacle à la réalisation de ce qu'il désirait ardemment, l'ordination à la prêtrise.

Un jour qu'il faisait une lecture au sujet des propriétés curatives de l'eau froide, il défonça la glace du Danube et se plongea dans l'eau glacée de la rivière.

Sa vigueur se rétablit promptement au moyen de ces bains qu'il prit fréquemment ; il continua ses études, fut ordonné prêtre, et maintenant il prodigue ses services aux pauvres et aux malheureux.

Il paraît que les meilleurs remèdes, comme toutes les bonnes choses de ce monde,—la lumière du soleil, l'air, et l'eau — sont à la portée de tous.

Trad. Ave Maria — Déc. 12, 1891.

G. F. B.

SOMMES-NOUS RICHES ?

(NOUVELLE)

III

LA DAME

— C'est peut-être aujourd'hui que viendra la dame. Allons, Mariette, range un peu la chambre ; qu'on voie du moins que si l'on est pauvre, on a du courage et l'on fait ce qu'on peut.

Ces mots étaient dits par une mère à sa fille de onze ans qui, déjà bonne ménagère, se rendait utile, dans l'intérieur.

Mariette avait beaucoup de chagrin depuis quelque temps parce que son pauvre père s'était cassé la jambe. Elle ne pouvait plus aller à l'école et pensait que ses compagnes en sauraient bien plus long qu'elle lorsqu'il lui serait possible d'y retourner. Mais aussi combien elle rendait de services ! Elle habillait ses deux petites sœurs, et sans les faire pleurer, tant elle avait les mouvements souples et doux. Elle balayait, elle allait chercher le pain, le pot au feu quand on avait assez d'argent, un litre de haricots rouges, un gros chou, un peu de braise chez le boulanger, une chandelle d'un sou... enfin elle était la petite commissionnaire de sa maman, qui lui disait parfois :

— Allons, Marionnette (c'était un nom d'amitié), il faut convenir que les mamans qui n'ont pas de fille sont bien à plaindre !

La ménagère de onze ans se redressait alors avec cet orgueil du cœur qui vient de la tendresse ; elle sentait bien qu'elle consolait sa mère et elle en était heureuse ; c'était une brave enfant.

Un garçon de seize ans faisait son apprentissage chez un maître serrurier. Il ne gagnait rien encore et coûtait beaucoup, sans qu'on fit pour lui ce qu'il aurait fallu faire ; car ses longues jambes, dépassant de beaucoup celles de son pantalon, lui donnaient l'air d'un oiseau haut sur pattes, et qui ne chante pas parce qu'il manque de chaleur et de nourriture. Hélas ! il en était ainsi pour Ludovic, et surtout depuis la maladie de son père. Le pauvre garçon voyait bien qu'il ne fallait rien dire, car tout le monde souffrait en famille ; mais comme il grandissait et travaillait ferme, il était certainement malheureux, et sa santé pouvait s'en ressentir toute sa vie. Qui le savait ? personne.

Dubois, toujours un peu arriéré avec ses fournisseurs, avait vécu pendant quelque temps de crédit, mais le mal qui se prolonge amène la lassitude chez ceux qui ne sentaient d'abord que de l'intérêt ; c'est une des grandes injustices humaines. Les marchands ne faisaient plus qu'à regret certaines avances de première nécessité ; et le matin même, Mariette avait dit à

sa mère que l'épicier, en lui accordant encore une fois quelques légumes secs à crédit, lui avait crié du fond de sa boutique :— Eh ben, il ne se guérit donc pas, ton père ? Ça commence à devenir un peu trop long, vois-tu ?

Mariette avait été bien humiliée et sa maman lui avait dit :— Que veux-tu, mon enfant ? pauvreté n'est pas vice. Faut pas pleurer ; le bon Dieu ne nous abandonnera pas ; la preuve, c'est que la dame va venir.

Qui donc était la dame ? C'était la mère d'Antoinette. S'étant trouvée en rapport avec le brave Dubois, qui avait travaillé pour elle comme menuisier, Madame de Ligny avait appris fortuitement le malheur arrivé à cet excellent homme, et y avait compâti. Dubois avait reçu à l'hôpital les soins les plus intelligents, et il était revenu à son pauvre foyer, mais triste, souffrant, amaigri et bien découragé, car il n'avait pas de confiance en sa jambe, si faible encore. Il importait de relever son courage ; c'est ce que voulut faire Madame de Ligny, disant à Antoinette, dont le cœur tendre aimait les malheureux :

—Allons voir ces pauvres gens, notre visite leur fera plaisir et nous les aiderons selon nos moyens.

Antoinette avait été heureuse d'accompagner sa mère, d'abord parce que cette visite était une faveur accordée en récompense de son travail ; ensuite parce qu'elle était d'âge et de nature à observer, et qu'on lui offrait un tableau nouveau. Ce qui lui plaisait surtout, c'était Mariette, avec laquelle on pouvait causer, et qui, sans s'en douter, laissait voir le fond des choses beaucoup mieux que sa maman.

Déjà deux fois, Madame de Ligny était apparue dans cet intérieur et y avait fait du bien, car il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup pour donner à d'autres de l'intérêt, des soins, une direction plus intelligente du peu dont ils disposent. Madame de Ligny avait promis de revenir souvent, elle tenait parole.

Suivons-la dans cette troisième visite, et voyons d'abord comme le bon cœur d'Antoinette s'est ému devant la souffrance. Elle a remarqué dès la première fois que Mariette et ses petites sœurs n'ont presque aucun plaisir et elle a résolu de

leur en procurer. Il est si facile de faire sourire l'enfant du pauvre ! Ce qui n'amuse plus au salon amuse encore dans la mausarde. Antoinette le comprit quand les yeux brillants des deux petites filles s'attachèrent sur le ménage qu'elle leur apporta. Sans doute, après avoir servi longtemps aux récréations du jeudi, les assiettes étaient assez régulièrement écornées, certains poêlons avaient perdu leur queue, et l'on pouvait signaler grand nombre d'autres avaries ; mais Fifine et Loulou ne s'inquiétaient pas pour si peu, et d'ailleurs la vue du ménage de leur maman les avait familiarisées de tout temps avec les fêlures et les écornures. Pendant qu'elles prenaient un à un les objets dans la boîte pour les considérer et les retourner cent fois, Mariette, qu'on appelait la GRANDE SOEUR, s'amusait de leur joie, et disait avec l'instinct sérieux que possèdent de bonne heure les enfants malheureux :

— Ça va les tenir tranquilles, ça fait que le père pourra dormir.

Cette fois-ci, Antoinette avait pensé à Mariette elle-même, et lui avait préparé une surprise. Oh ! comme on jouit d'une surprise pendant qu'on la prépare ! Ces bonheurs-là sont inconnus aux âmes par trop positives et par trop raisonnables, qui raisonnent même quand il faudrait compatir. Madame de Ligny, en mère qui connaît ses devoirs, cherchait à dilater le cœur de ses enfants, et se plaisait à leur faire analyser la vie du pauvre, surtout quand la maladie vient lui disputer son seul capital : les forces de son corps.

Elle leur accordait toute latitude dans les bonnes œuvres qui étaient à leur portée, et, de peur de les rendre indifférents par ignorance, elle leur faisait voir et toucher le malheur, sans craindre l'émotion qui en résulte, ou l'assombrissement passager qui tombe sur le cœur. Madame de Staël a dit un mot charmant sur les personnes qui ont toujours peur de souffrir :—
“ Quelle triste économie que celle de l'âme ! ”— En effet, l'âme doit être prodiguée dans l'intérêt du pauvre, malade, et du malheureux quel qu'il soit.

(*A continuer*)

Mme DE STOLZ.

A ROME : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE SEPTIÈME

Mardi, 1 avril. — Après dîner, je me rendis au *Pincio* ; et là, rafraîchi par l'ombre et les senteurs, je passai une partie de mon après-midi à regarder, à lire la gazette, à parcourir la grammaire italienne. Je n'aurais pas cru qu'un jour je reprendrais mes classes d'éléments et de syntaxe. J'en ai vu vingt pages. Avec deux leçons comme celle-ci, j'aurai fini. Tout de même je suis surpris de voir comme déjà je sais l'italien ; et en réalité j'ai eu à peine le temps de m'en occuper. Vous aurez occasion de l'apprendre, si vous vous en sentez la disposition, car j'apporte avec moi les livres nécessaires.

Sur un banc voisin, à cinquante pieds de moi, étaient assises deux vieilles dames, dont l'une était sourde comme un pot ; sa compagne devait lui parler à tue-tête dans un cornet acoustique. En sorte que je pouvais suivre leur conversation autant que je le voulais. J'appris que celle qui parlait si fort, était russe, que son mari vint à Rome en 1835, alors qu'il faisait ses études professionnelles, qu'il était médecin et qu'il est mort. Je ne voudrais pas rappeler toute cette longue conversation sur des sujets décousus : il y a plus de son que de blé ! Mais la dernière remarque que j'entendis, avant de partir, me frappa par sa vérité. "Tous nos souvenirs sont vieux, cria-t-elle ; mais il me semble qu'en les rappelant, nous nous réjouissons. Le présent nous est triste, l'avenir nous est sombre ; il fait bon de vivre dans un passé plus agréable." J'avais envie de lui dire : Pensez'au Paradis, et l'avenir vous paraîtra plus gai.

Par les escaliers je descendis sur la place du peuple, et j'allai lire mon bréviaire dans l'église de Ste Marie du peuple. Je remerciais Dieu d'avoir mis tant d'arbres, de gazon, d'étangs, de fleurs, d'ombrages, de frais à notre disposition pour nous distraire, nous recréer et nous refaire. Je viens de jouir d'un beau jardin, et il ne me coûte rien. Non, je me trompe. Il me coûte un franc par jour, pour les taxes que paie la mère Supérieure, ce qui fait

que sa pension est plus cher qu'elle ne serait sans cela. Eh ! bien, alors, puisque j'ai une part de dépense dans ce jardin, j'y reviendrai encore.

Je m'étais proposé pendant la semaine sainte d'aller faire une excursion dans le sud de l'Italie, jusqu'à Naples, et peut-être jusqu'en Sicile. Mais bernique ! je suis retenu ici par le travail du mémoire que je prépare immédiatement pour l'imprimerie. Je vais retourner avec cinq ou six grands livres, qui seront la preuve que je n'ai pas passé ici mon temps à rien faire.

Je travaille beaucoup, mais modérément, je veux dire avec règle, sans surcharge. L'avant-midi, comme je n'ai qu'une tasse de café sur la conscience, est consacrée toute entière à la rédaction. J'ai la tête plus libre et le cerveau plus actif le matin. La soirée appartient aux correspondances et aux visites. La grande après-dîner se partage entre la promenade, le bréviaire et la lecture. Cependant il ne faudrait pas croire que l'Université n'y ait pas ses petites entrées. Tout en marchant, au grand air, sous le soleil du bon Dieu, il est facile de penser, de combiner, de préparer, de repasser, de résumer, de calculer, de chercher des moyens, de les disposer dans l'ordre voulu, de les revêtir d'expressions : ce qui facilite énormément le labeur du lendemain, parce qu'alors l'esprit travaille sur un terrain déjà préparé.

Il n'y a qu'un terrain qui n'ait pas besoin d'être préparé, c'est celui de ma correspondance avec vous. Hier soir excepté, vu que je m'endormais tant, ordinairement je n'ai qu'à ouvrir le robinet, et la pensée coule avec l'encre sous la plume. Il y a un proverbe qui dit que la bouche parle de l'abondance du cœur, et c'est le cœur qui conduit sur ce papier ma parole écrite. Les mots viennent si vite que la main ne peut suffire ; et voilà pourquoi vous avez tant de misère, je suppose, à me déchiffrer. Mais c'est un peu de votre faute. Je me rappelle que vous m'avez dit que vous aimiez mieux un millier de pattes de mouches que deux pages seulement de BELLE calligraphie. Je viens de faire un pléonasme, car toute calligraphie, venant des racines grecques CALOS, beau, et GRAPHO, écrire, est toujours belle. En littérature ordinairement, le pléonasme est un défaut ; mais en amitié, c'est toujours une qualité. Ainsi donc, ma chère mère, je vous aime avec pléonasme.

LE COUDE LA MOUTARDE ET LA NÉVRALGIE

Une dame anglaise affirme qu'un cataplasme de moutarde, placé sur le coude guérira la névralgie dans le visage, et que si on en place sur le cou, il guérira la névralgie dans la tête. En voici la raison c'est que la moutarde ne produit son effet que là où elle vient en contact avec les nerfs et qu'elle n'en produit aucun si on l'applique là où il n'y en a pas.

Les lecteurs de la *Famille* peuvent essayer et nous en donner des nouvelles.

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

III

L'ornementation n'est pas assez religieuse.

Un troisième abus, et sans conteste c'est le plus grave, tend à éloigner systématiquement de l'ornementation des appartements tout objet religieux. Les païens avaient leurs dieux larres ; ils leur réservaient au foyer une place d'honneur ; ils leur rendaient un culte assidu. Les nations que nous sommes convenus d'appeler barbares, parce qu'elles n'ont pas tous les agréments de notre fastidieuse civilisation, conservent des traditions semblables ; nous n'avons chassé, au fond des Indes, ou au cœur de l'Afrique, aucun peuple de ses terres, que nous n'ayons trouvé fidèle à ce culte du foyer. Nos ancêtres, en foulant aux pieds les fausses divinités, mais en rendant les honneurs suprêmes au seul vrai Dieu, et des honneurs à Marie et aux Saints, s'étaient bien gardés de récuser une protection toute-puissante sur eux et sur leur famille. Non-seulement une statue de Jésus ou de Marie entraînait souvent dans l'ornement du frontispice de la maison, mais partout, dans les appartements, des objets de piété du plus grand prix attestaient, à la fois, et

le dévouement, et le respect que l'on portait à Dieu et à tout ce qui le représente. Les chrétiens de nos jours se sont libérés du joug de ces vieilles traditions ; ils n'ont plus de Dieu avoué ; ils n'ont plus de place apparente pour son Christ. Jésus-Christ, Rédempteur de tous, et, à tant de titres, Rédempteur de la famille, est banni du foyer, et l'on peut pénétrer, sans crainte de le rencontrer comme un remords importun, dans tous les appartements ouverts. Peut-être a-t-il trouvé un lieu, nous allions dire : un coin de refuge, dans une chambre éloignée ; mais c'est plus souvent à titre d'objet antique, de souvenir de famille que comme expression des sentiments chrétiens, qu'on lui laisse une place dans la maison.

Si ce scandale n'est pas l'apostasie pratique de la foi que nous avons reçue au baptême, où la faudra-il reconnaître ? On n'y pense pas, dira-t-on ? Dieu y pense, le démon y pense de son côté, et cela suffit surabondamment pour confirmer ce que nous disons. Et sur quels motifs s'efforce-t-on d'étayer cet abus insupportable ? Questionnez, et l'on vous répondra avec une assurance qui est lamentable : Puisqu'il faut recevoir tout le monde, il est sage d'éviter ce qui heurterait les principes des uns ou des autres. Qu'en pense Dieu ! Et l'on ajoutera ce mot qui devient banal, malgré son impudence, à force d'être répété :

“Est-ce que vous ne savez pas que les conversations du monde sont remplies de médisances et de légèretés ? et vous voudriez que l'on tint ce langage en face d'un crucifix !” Hé ! non, c'est précisément pour qu'on n'ose pas le tenir dans une maison chrétienne, que nous voudrions y voir toujours figurer un objet religieux dont la présence inspirât le respect envers Dieu et la charité envers le prochain.

H. CHAUMONT, Ptre.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

HISTOIRE D'UNE SŒUR AÎNÉE,

Pendant cette explosion de tendresse, j'examinai la tante Martine. Elle pouvait avoir quarante-cinq ans, peut-être n'en avait elle que trente-cinq ; mais son visage ravagé par la petite vérole ne se laissait pas facilement juger. Elle était franchement laide, mais ses yeux, d'un bleu foncé, avaient un regard si doux ; sa bouche, une expression de si réelle bonté, que l'on oubliait vite cette laideur ; les qualités que l'on devinait en elle portaient à la regarder avec plaisir.

Il me fallut pour le surlendemain, un dimanche, accepter de partager le dîner de la famille. Je fus exact au rendez-vous.

Tante Martine, avec un orgueil naïvement souriant, me présenta « ses six enfants », ainsi qu'elle appelait ses neveux.

— Voici, me dit l'excellente femme, l'aîné, Paul : il a seize ans, et travaille chez le boulanger auquel j'espère le voir succéder. Voilà René, qui a quinze ans : il aime les chevaux, les bestiaux, je l'ai placé chez le maréchal qui prétend arriver à en faire un très-bon vétérinaire. Rose, cachée là derrière son grand frère, a eu treize ans à Pâques : elle m'aide dans mon commerce et c'est une bonne fille. Pierre vient de finir ses douze ans, il va entrer chez un jardinier. Voyez-vous cette petite espiègle, qui a l'air de rire de tout ? C'est Julie : elle a tant de goût pour la couture, qu'aussitôt sa première communion faite, je la mettrai en apprentissage chez « notre tailleuse ». Enfin, Monsieur, vous connaissez maître Louis, puisque vous l'avez sauvé de l'étang des Forges : il a neuf ans, je ne sais véritablement pas encore ce que j'en ferai, car il est bien désobeissant et ne s'occupe qu'à me chagriner !

Sans doute, la bonne tante parlait ainsi pour maintenir le prestige de son autorité, mais elle saisit un moment propice pour me dire tout bas.

— C'est si jeune ! il faut bien les laisser s'amuser. C'est égal, bien souvent j'ai grand'peur qu'il lui arrive quelque malheur ; car

enfin, voyez, Monsieur, si vous n'aviez pas été là l'autre jour !...

Le repas fut gai, la contrainte d'une première entrevue s'étant vite dissipée.

Tout ce petit monde paraissait si uni, si heureux ! Chacun paraissait si occupé de plaire à chacun ! Tante Martine prodiguait d'une manière si touchante ses attentions et ses bontés que je trouvais la journée courte.

Après le dessert (il ne faut point oublier que, dans ces campagnes, le dîner a lieu à midi), je fus le premier à offrir aux jeunes gens de les laisser aller se promener. Je tenais à rester seul avec la tante Martine.

Je pensais, en effet, qu'un aussi grand dévouement à ses neveux et à ses nièces puisait sa cause dans un drame de famille, et j'avais résolu de chercher à le connaître.

De ce que j'obtins dans cette entrevue, de ce que j'appris, ensuite, par des amis et par la voix publique, je pus reconstituer l'histoire de la tante Martine,

Mais comme ma narration perdrait de sa simplicité si je voulais la faire par moi-même, c'est Martine, elle-même, que je laisserai raconter sa vie.

I

Je suis née à Iffendic. Mon père était un maître sabotier très à son aise, car il pouvait acheter des coupes de bois et occuper sous ses ordres une quarantaine d'ouvriers.

Je passai ma première jeunesse au milieu des forêts. Je n'étais jamais plus heureuse que lorsque ma mère, fort au courant des légendes du pays, me les racontait longuement aux places mêmes où la tradition voulait qu'elles se fussent passées.

Je promettais d'être jolie ; je fus bien promptement accoutumée à m'entendre appeler la « gentille Martine ». Ma mère était très-fière de moi, elle inventait mille choses pour rehausser encore les charmes de mon visage.

J'avais quatre ans lorsqu'on m'annonça la naissance d'une sœur. Cela me remplit de joie. J'aurais une petite compagne de mes jeux. Déjà je formais mille projets pour elle. Je regardais comme une très-grande faveur que ma mère me permit de temps en temps de prendre ma sœur dans mes bras. Je m'habituai, ainsi, à me considérer comme une seconde protectrice de ma chère Rose. Parfois je l'emportais jusqu'à la lisière du bois ; là, je l'endormais au chant des complaintes et des *leis* que ma mère m'avait appris.

La première chose dont je me rappelle le mieux, c'est qu'un matin, ma mère étant au village, je restai seule avec Rose à la maison. Le soleil brillait radieux ; je jugeai qu'il était préférable de prendre l'air que de rester enfermées. Tenant ma sœur par la main (elle marchait alors assez bien), je m'éloignai de quelques pas. Au même instant, arrivait dans notre direction un animal que je pris, d'abord, pour un chien de berger, mais que je ne tardai pas à reconnaître pour un loup, car j'en avais vu beaucoup lors des battues faites régulièrement par les gardes de la forêt.

Je pris peur ; cependant je songeai surtout à Rose, et, l'enlevant avec une force que je ne me connaissais pas, je courus vers la maison. Le loup se précipita sur nous. Quelle inspiration me vint ? Je ne sais, mais, déposant ma sœur à terre, je me retournai bravement vers la bête féroce, et, saisissant un gros caillou que je trouvai à mes pieds, je le lui lançai de toutes mes forces. Cela le fit se tourner un peu. C'en fut assez, car, au même moment, arrivaient des chasseurs et des gardes qui nous eurent bientôt mises, ma sœur et moi, hors de danger.

J'appris, alors, que le loup poursuivi était enragé, je frissonnai à la pensée de l'horrible danger que nous avions couru. Depuis ce moment, je n'osai plus me hasarder seule au dehors avec ma chère petite sœur.

Nous avançons en âge et, comme moi, Rose prenait un plaisir extrême à aller en forêt avec notre père qui, fier de notre gentillesse, nous conduisait partout où l'appelaient ses marchés de bois ; nous visitions ainsi le pays dans un rayon d'une dizaine de lieues.

Notre union, à ma sœur et à moi, était pleine de charme ; nous ne nous quittions jamais, ne trouvant aucune compagnie plus agréable.

J'avais treize ans lorsque mon père désira que, pour perfectionner mon éducation trop sommaire, j'allasse passer une année ou deux au pensionnat des sœurs de Bécherel. Rose pleura tant, elle supplia avec tant d'énergie, qu'il fut décidé que, malgré son jeune âge, elle m'accompagnerait.

Nous passâmes trois ans au pensionnat. Il était temps, pour moi, de retourner à Iffendic. Je désirais vivement voir Rose revenir avec moi, néanmoins, j'étais assez raisonnable pour reconnaître quelle avait grand besoin de travailler encore ; je répondis dans ce sens à ses questions.

— Comment peux-tu croire, méchante sœur, me dit-elle, que je resterai ici sans toi ! Mais je tomberais malade de chagrin. Tu sais que je t'aime trop pour pouvoir me séparer de toi !

— Mais, ma petite Rose, il est nécessaire que tu t'instruises...

— Oh bien ! répliqua-t-elle vivement, nos maîtresses ne disent-elles pas que tu es une savante ? Tu me donneras des leçons, et, je te l'assure, j'étudierai mieux avec toi qu'avec nos maîtresses. Elle sont si sévères pour moi ! Prie beaucoup papa, afin qu'il nous remmène, autrement, vous le verriez, je tomberais malade.

Les bras de Rose entouraient mon cou, ses yeux, brillants de larmes et tout pleins de tendresse, plongeaient dans les miens avec une telle ardeur, que je finis, comme elle, par trouver son retour à Iffendic très raisonnable. Je savais, d'ailleurs, que la volonté de me montrer maîtresse vigilante et dévouée ne me manquerait pas.

Rose venait, alors, de terminer sa douzième année. Elle aussi, était très-jolie. On s'accordait, cependant, à trouver mon visage plus beau que le sien. Je ne dis pas ces choses par vanité. Il y a longtemps que j'ai oublié tout cela ; mais puisque j'ai résolu de raconter ma vie, il faut bien que je dise ce que j'étais.

Aucune autre jeune fille du pays ne pouvait nous être comparée.

“ Le père Dorland est bien heureux, disaient les bonnes gens, car si on ne connaissait pas sa Martine, on trouverait sa Rose la plus jolie fille qui a jamais paru chez nous ! ”

Les affaires de notre père avaient assez prospéré pour lui permettre de se donner un peu de repos. Il ne s'occupait plus

que des marchés importants. Pour les choses ne réclamant que des soins ordinaires, il s'en rapportait au fils d'un de ses anciens ouvriers, devenu, par suite d'un petit héritage, son associé.

— C'est merveille, disait-il parfois à André, de voir comme tu trouves du temps et des forces pour aller te promener. Jamais, alors, tu n'es fatigué ! Je voudrais bien t'en voir faire autant pour mes affaires.

Néanmoins mon père aimait beaucoup André ; il l'invitait souvent à partager nos repas, en même temps que, fréquemment, il nous emmenait tous ensemble visiter les coupes ou surveiller les travaux.

Habitué depuis notre enfance à regarder André, comme un frère, Rose et moi agissons comme s'il l'eût été réellement.

II

Un matin, six mois après notre retour, je m'étais levée de très-bonne heure pour aller visiter une amie souffrante. La course était longue. En revenant, je me sentis fatiguée ; je m'assis au revers d'un fossé et, distraitement, je cueillis quelques fleurs sauvages. Un mouvement se fit dans les herbes et un énorme lézard glissant, pour ainsi dire sous ma main, s'enfuit au loin.

Née et élevée à la campagne, j'étais familiarisée avec la vue des reptiles, je n'en éprouvais aucune frayeur. Cependant, cette fois, je ressentis une légère émotion, car, n'ayant pas aperçu l'animal, je n'avais pu l'éviter : je poussai un faible cri. Une exclamation y répondit. André était près de moi.

— Qu'avez-vous donc, Martine ? me demanda-t-il.

Je rougis de mon enfantillage.

— J'étais distraite, répondis-je ; un très-gros lézard a glissé sous ma main, cela m'a surprise.

— Mais, au moins, ne vous a-t-il pas mordue ? A cette époque de l'année, il ne faut pas négliger les blessures que ces bêtes peuvent faire.

— J'ai été seulement surprise. Je vous remercie, André, je vais retourner à la maison.

Je voulus braver le malaise que je ressentais et repris ma route. André marchait près de moi. Mais voilà que, sans m'en demander la permission, il prit mon bras et le passa sous le sien.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il, vous êtes fatiguée.

Ainsi que je l'ai dit, André était regardé comme un frère par ma sœur et par moi.

Depuis notre retour de pension, cependant, le *vous* plus cérémonieux avait remplacé le *toi* familier. Maintes fois, André nous avait accompagnées à la promenade, à la pêche, aux assemblées, je trouvais cela tout simple.

Pourquoi donc, ce matin-là, une sorte de gêne s'empara-t-elle de moi ? Étonnée et fâchée, j'essayais de me rendre compte de cette impression.

— Sans doute, pensai-je, c'est parce que je lui donne le bras.

Il n'arrive guère, en effet, dans nos campagnes, que l'on se promène ainsi. La femme marche à côté de l'homme, le plus souvent celui-ci la précède un peu.

Un auteur a dit qu'il faut faire remonter cet usage à la seule rudesse native du paysan, ou, mieux encore, au sentiment exagéré qu'il a de la préséance masculine.

Je crois qu'il est tout aussi naturel, tout aussi juste de penser que le mauvais état des chemins est pour beaucoup dans cette coutume. Trop souvent le piéton n'a d'autre ressource, pour traverser d'affreux bourbiers, qu'une étroite motte de terre ou quelques cailloux ; je ne parle même pas de la nécessité de franchir de nombreux fossés, échaliers ou barrières.

Pour moi, d'ailleurs, mon trouble s'expliquait bien simplement, je n'allais jamais sans ma sœur à une fête quelconque et, alors, nous nous donnions le bras.

Ayant ainsi raisonné, je me sentis plus libre, mais ce fut pas pour longtemps. En relevant la tête, je surpris le regard d'André attaché sur moi avec une fixité qui me parut étrange.

— Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je.

— Je vous admirais, Martine.

J'éclatai de rire.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous les arriérés qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lois même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

M. J. A. Langlais, libraire éditeur, de Québec, publie chaque année l'*Almanach canadien*. Cet almanach forme aujourd'hui un volume de 202 pages, où l'on trouve des renseignements de toutes sortes. C'est assurément l'un des almanachs les plus fournis qui existent dans la Province. Il ne se vend pas plus cher que les autres. 177, rue St-Joseph, St-Roch de Québec.

LA SURDITÉ GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en français décrivant la manière de se guérir chez soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère, écrit : " Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, et qui m'a rendu e service le plus signalé. " Franco 50 centimes — M. Raymond et Cie : Editeurs 36 rue des Martyrs, Paris

Restaurateur de Robson.



Pourquoi, per-
mettre à vos che-
veux gris de vous
vieillir prématu-
rément quand
par un usage judi-
cieux du RESTAU-
RATEUR DE ROB-
SON, vous pouvez
facilement ren-
dre à votre cheve-
lure ses couleurs
naturelles et faire
disparaître ces si-
gnes d'une dégré-
dation précoce ?
Non seulement
le restaurateur de
Robson résul-
te sans danger, car
contient ni acide,
mais il possède de
plus la propriété
appréciable de les
assouplir de leur
croissance, mais
il a, que ne possè-
dât-il plus les len-
tures à cheveux
ordinares.

Cette préparation est hautement re-
commandée par les personnes compo-
santes, Rhumatismes, Gichtes et autres.

En vente partout — 50 centimes la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

SPÉCIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE



Pour le soulagement
et la guérison de
l'Asthme, de la
Bronchite,
du Catarrhe, du
Groupe, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez
une foule de personnes, le SPÉCIFIQUE DU
DR NERY est offert au public en toute confiance.
Les résultats de cette excellente préparation sont
diverses, mais de remarquables résultats. Faut-il
d'espérer, nous ne doutons que quelques extraits
de la Revue des Spécialités.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 16 nov. 1890 :
" J'ai fait usage du SPÉCIFIQUE ANTI-
ASTHMATIQUE DU DR NERY dans plu-
sieurs cas d'asthme avec très bons succès. J'ai
eu un cas particulièrement grave et dans le per-
sonne d'un vieillard de 73 ans, admettant in-
termittentement depuis 12 à 15 ans. Cet homme était ab-
solument muet, qu'il croyait la suffocation. Je
lui fis respirer la fumée du SPÉCIFIQUE AN-
TI-ASTHMATIQUE DU DR NERY, et aussitôt
il respira à l'aise et reprit son cours régulier. Il y a
de cela plusieurs semaines, et il apprécie cette
époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage
de cette excellente préparation.

St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de
50 cts et de \$1.00.
Framco par la maille sur réception de prix.
L. ROBITAILLE, Pharmacien
SEUL PROPRIÉTAIRE
JOLLIETTE, P. Q.

Elixir Résineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Voulez-vous ne
plus tousser ? Faites
usage de l'Elixir
Résineux Pecto-
ral, le Grand Re-
mède qui lutte contre
la TOUX, le RHU-
ME et autres affec-
tions de la Gorge et
des Pouxmons.

De nombreux cer-
tifiants émanant de
citoyens éminents,
de membres du
clergé, de commu-
nautés religieuses,
d'hommes d'Etat, de
médecins distingués,
de professeurs et de
personnes d'éminent
renom ont été pré-
sentés.

A défaut de ces
nous ne doutons
pas que le certificat sul-
vant :

Montreal, 27 mars 1890.
Après avoir pris connaissance de la compo-
sition de l'Elixir Résineux Pectoral, je
consigne de mon devoir de le recommander
comme un excellent remède contre les af-
fections des pouxmons en général.

N. F. FAYARD, M. D.
Professeur de clinique
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centimes la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.